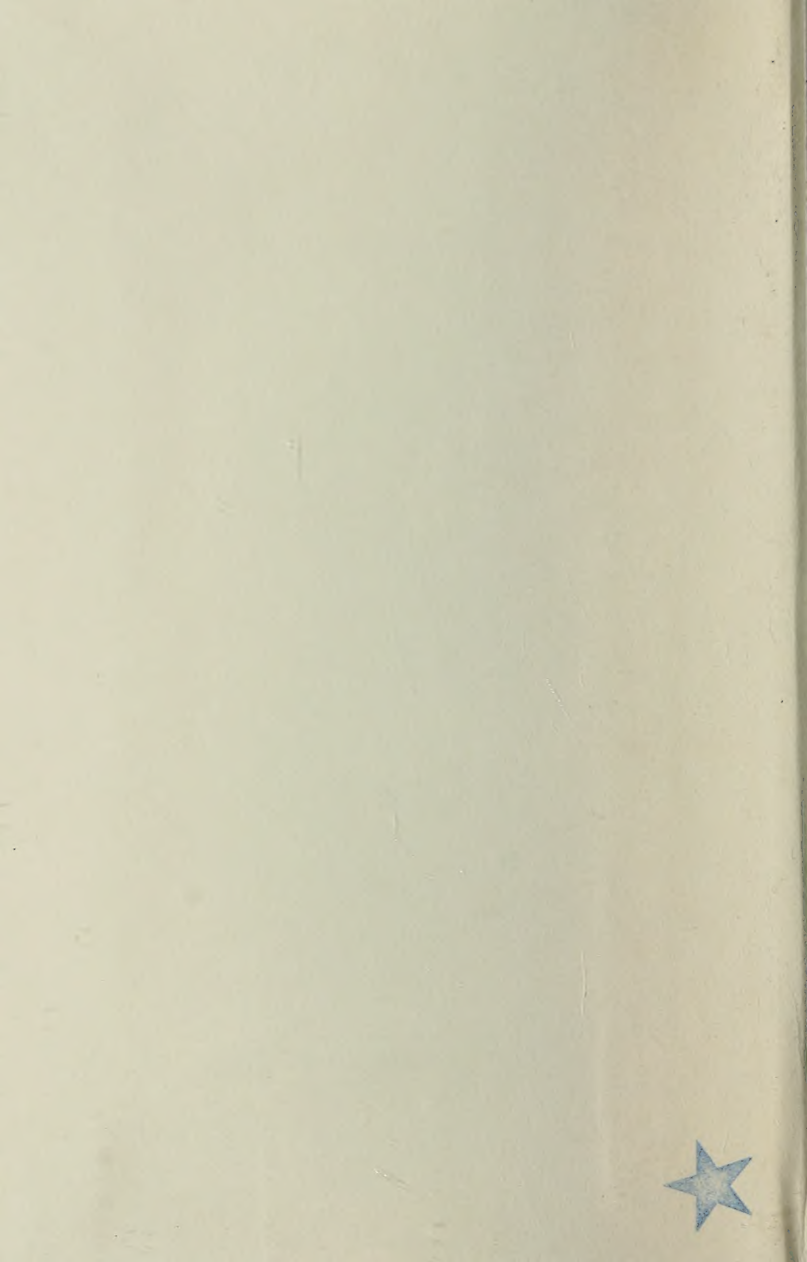
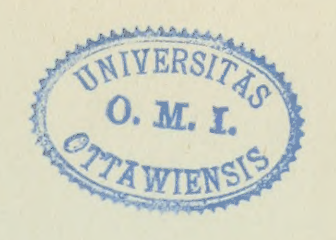

U d'/of OTTAWA
39003004910625





Préface de
LAURE CONAN
JOYBERTE SOULANGE
DOLLARD
L'épopée de 1660
racontée à la jeunesse
Bibliothèque de l'Action française



A

Notre - Dame

reine

de l'antique Ville - Marie

Ce récit du combat du Long-Sault est destiné aux enfants. Espérons qu'on le répandra, espérons que bien des petits Canadiens le liront et sentiront frémir leur sang.

L'histoire de Dollard et de ses compagnons est un exemple éternel de ce que peut le courage, le patriotisme. Ce dévouement ne dit rien aux esprits éteints, aux cadavres d'âmes. Mais parmi les enfants il en est qui auront la vision d'héroïsme, qui entendront l'appel de la race. Puissent-ils écouter ce que leur chantera la petite voix intérieure : « Nous ne pouvons être un peuple qu'à la condition d'être un grand peuple. »[1]

L'avenir est sombre ; nous traversons des jours d'angoisse universelle. De tous côtés nous arrive le péril ; chose autrement redoutable, le péril est en nous. Mais l'amour d'un seul homme peut sauver la patrie. Si lu jeunesse voulait !

« Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes », a dit Garneau. Oui, qu'ils soient fidèles à eux-mêmes, et qu'ils aillent à leurs destinées avec une confiance divine. « Le Canada est un pays spécialement gardé par la providence.[2]

Les dix-sept gars qui s'en allèrent au mois d'avril 1660 attendre au Long-Sault l'armée iro-

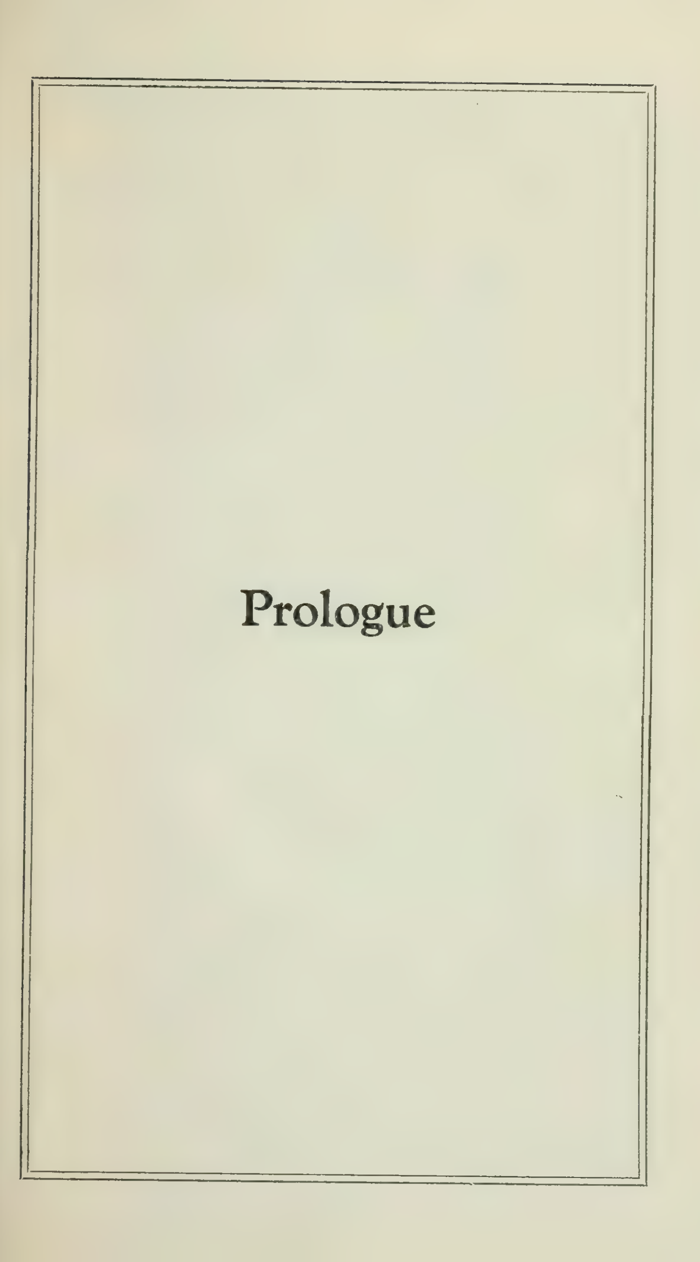
---

[1] Edmond de Nevers.
[2] Marie de l'Incarnation.

quoise, n'avaient à défendre qu'un petit rameau de France perdu dans l'infini de la forêt. Mais ils avaient fait le serment solennel de combattre jusqu'à la mort et ils sauvèrent la colonie.

Aux jours anciens, alors que le patriotisme était la vertu suprême à Athènes, on exigeait des jeunes gens ce serment : « Je jure de laisser la patrie plus grande et plus forte que je ne l'ai trouvée.

Laure CONAN.



Prologue



PROLOGUE

Marc est venu me trouver.

Je l'ai déjà vu de meilleure humeur. Le neveu a entendu ses soeurs Hélène et Jacqueline, deux grandes savantes de neuf et dix ans, disserter gravement d'histoire du Canada. Marc n'a que sept ans ; mais sa jeune science ne peut tout de même supporter d'être plus courte que celle des fillettes. D'histoire canadienne, il ne sait encore que celle qu'il a apprise dans ses contes de la Saint-Jean-Baptiste, ou par les beaux faits d'armes, les grands faits glorieux que je lui ai moi-même racontés et qu'il appelle « les plus beaux contes de tous. »

Mais qu'est-ce donc, ai-je demandé à Marc, qu'est-ce donc de si savant que t'auraient appris Hélène et Jacqueline ? — Et Marc qui ne sait pas bien, mais qui a retenu quelques mots, m'a jeté ces bouts de phrases : « régime anglais » . . . « des Canadiens qui se sont battus pour parler français » . . . « Papineau, le héros de ces nobles

temps ... plus grand que tous les autres ... etc., etc. ... »

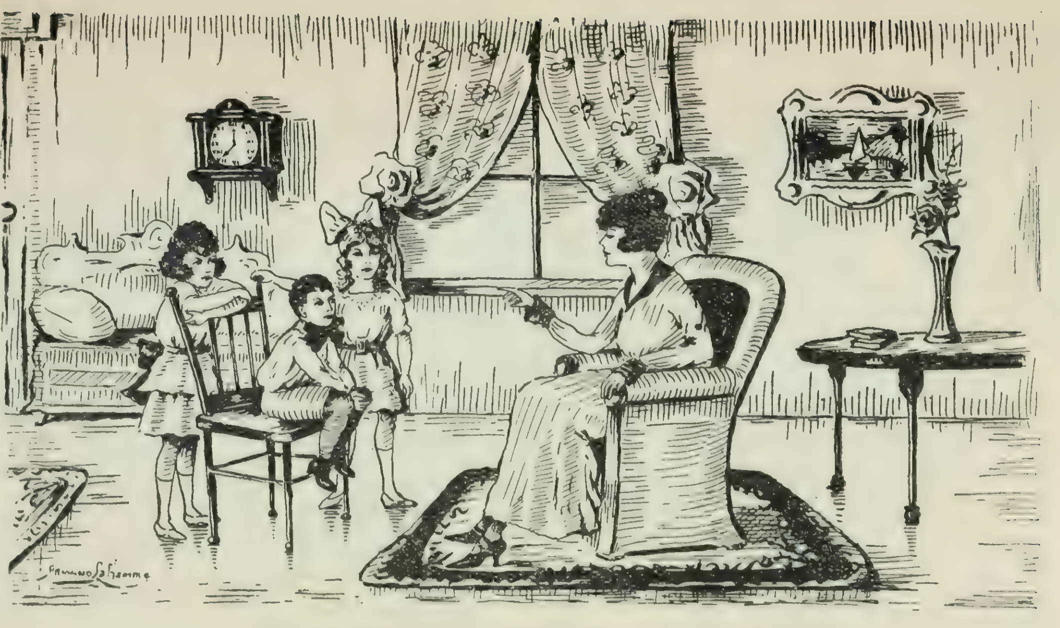
Ce qui a le plus vexé le pauvre Marc, c'est d'avoir entendu cette maligne d'Hélène et cette espiègle de Jacqueline, lui affirmer, que dis-je ? lui soutenir, que la dernière partie de l'histoire du Canada, celle du régime anglais, est plus belle que l'autre ...

En vain Marc a jeté dans le débat, le nom de son favori, le nom magique de Dollard. Dollard n'a pas trouvé grâce devant la science de Jacqueline et d'Hélène.

Et Marc qui aime bien Dollard, mais qui, en outre, veut n'être pas totalement vaincu, est là devant moi qui me prie, oh ! pour la centième fois peut-être, de lui raconter la noble histoire du héros flamboyant, du chevalier de Ville-Marie. Cette fois, il la veut toute : « N'oublie rien, Marraine, m'a-t-il bien recommandé, et raconte-là longue, longue, et belle aussi pour que les petites soeurs aient un peu honte. »

Marc veut qu'elles soient là, elles aussi ; il est allé les chercher. Et c'est donc devant ces trois petits visages, ces trois paires d'yeux d'enfants, avides toujours de beaux contes, de belles et vaillantes histoires où il y a de beaux coups d'épées, des actes de noble courage, que j'ai recommencé toute l'histoire de Dollard.

J'avais dit à Hélène et à Jacqueline : « Vous avez dit du mal de Dollard, vous l'avez rapetissé

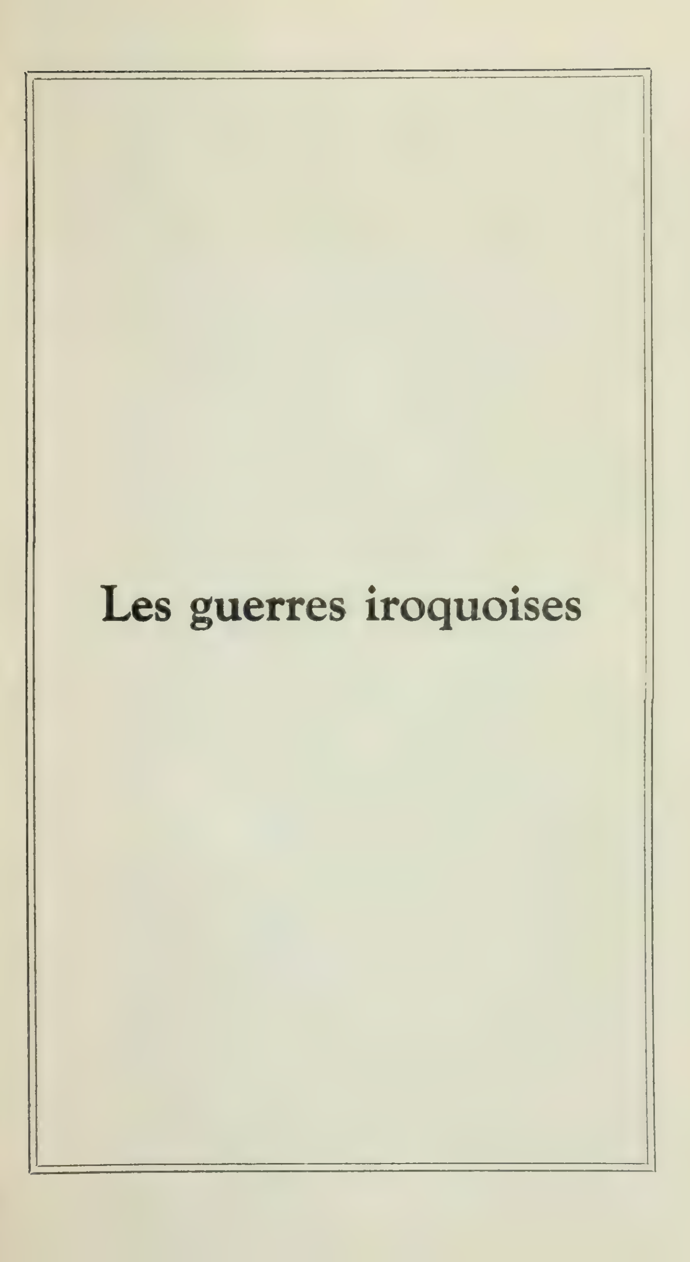


J'ai recommencé toute l'histoire de Dollard, (p. 12)

devant petit Marc. Venez voir une fois de plus, comme il est grand. Ce sera votre pénitence. » —

Hélène m'a répondu : « Marc est bien vif. »— Et Jacqueline a dit : « Si la pénitence peut être longue au moins. » —





Les guerres iroquoises



Les guerres iroquoises

Donc, mes enfants, vous m'écoutez, de toutes vos oreilles. Il faut que je reprenne les choses d'un peu haut, que je vous raconte la grande guerre iroquoise. Au jour où nous sommes, au printemps de 1660, il y a déjà cinquante ans que cela dure, oui cinquante ans. Vous vous rappelez le coup d'arquebuse de M. de Champlain sur le Richelieu ? — C'est le commencement. — Depuis ce jour-là, quel cauchemar affreux que la vie de nos aïeules ! Vous avez peur, mes enfants, la nuit, quand le vent est plus fort, quand il hurle dans la cheminée, que, dans la maison, se font entendre d'insolites craquements. La maison vous paraît alors environnée d'ennemis, de mauvais génies qui rôdent autour d'elle et qui la menacent. Vous avez peur, et pourtant qu'est-ce que tout cela au prix des terreurs de nos aïeux, des frayeurs des petits enfants, dans la Nouvelle-France de cette lointaine époque ? Et cet effroi, ils ne l'ont pas éprouvé quelquefois seulement, dans les nuits de gros temps. Je viens de vous le dire : pendant cinquante ans, sans trêve, sans relâche, nos ancê-

tres ont eu la hache iroquoise levée au-dessus de leur tête. Pendant cinquante ans, le soir, quand leurs yeux fouillaient l'obscurité, par les fenêtres des petites huttes en bois rond, ils pouvaient craindre d'apercevoir les figures tatouées des barbares, avec leur ricanement pareil à celui des démons. Ah ! mes enfants, ce furent des jours de grande pitié. Les maisons sont loin les unes des autres, dans la Nouvelle-France. Je vous l'ai dit : elles sont toutes bâties le long du fleuve, sur les deux rives ; et il y a parfois plusieurs milles entre chacune. Si les barbares y eussent pensé, si un vrai plan de destruction avait germé dans leur cerveau plus intelligent, quel massacre général ils auraient pu accomplir facilement. Mais quoi donc ! Ils n'avaient qu'à se blottir dans la forêt, qu'à se déployer en une ligne, tout le long des défrichés ; et au même jour, à la même heure, ils tombaient sur chaque maison de colon, en tuaient tous les occupants, avant même que le voisin pût s'en apercevoir.

Ah ! bien des fois, mes enfants, j'ai songé aux angoisses de nos pauvres aïeules, souvent seules dans leurs maisons, près des petits berceaux, et qui se demandaient tout le jour, si leur homme, parti le matin, leur reviendrait le soir.

Et l'on était sans soldats pour se défendre. Nos pères écrivaient souvent au roi de France ; ils lui racontaient leur grande détresse ; ils lui disaient comment les Iroquois avaient détruit là-bas, près des grands lacs, les missions huronnes, ces missions qui avaient coûté tant de peines, tant

de travaux à nos bons missionnaires ; en vain, ils lui racontaient le martyre affreux du Père Brébeuf, du Père Jogues, du Père Lallemant. En vain, ils gémissaient : « Venez vite à notre secours, ou bientôt plus un seul de nous ne restera pour aller porter au pied de votre trône, la nouvelle de la ruine complète de la colonie. »—Hélas ! par delà la grande mer, le roi de France semblait nous avoir oubliés ; il ne répondait pas à nos pères ou ne leur envoyait que quelques hommes, quand il en eut fallu des mille et des mille.

Mais il est un point de la Nouvelle-France, qui, plus que les autres, a souffert de ces guerres, ayant été assailli plus que les autres, par ces barbares. Ce lieu, vous le connaissez, c'est la colonie des héros et des héroïnes au clair visage, des chevaliers à l'âme pure comme des vierges, c'est Ville-Marie. Ville-Marie, c'est la sentinelle au haut du fleuve, au point de jonction du Saint-Laurent et de la rivière des Outaouais qu'on appelle alors la Grande-Rivière. Vous vous en souvenez ? A Monsieur de Montmagny qui voulait le retenir à Québec, le fondateur de Ville-Marie avait répondu cette fière parole : « Tous les arbres de l'île de Montréal seraient-ils changés en Iroquois, il est de mon devoir d'aller y fonder une colonie, et j'irai. »

On eut dit que la Providence voulut prendre M. de Maisonneuve au mot. Des Iroquois, il y en eut bientôt, autour des remparts de Ville-Marie, presque autant qu'il y avait d'arbres dans la forêt. Et ce n'est pas peu dire en ce temps-là. Quand



Il n'était pas rare qu'un pauvre colon fut ramassé au pied d'un arbre, assommé . . . (p. 22)

les fondateurs de Ville-Marie lèvent les yeux vers la profondeur des terres, représentez-vous bien ce qu'ils voient : leurs yeux sont arrêtés partout par l'épais, l'incommensurable fourré de la forêt canadienne. Elle commence à quelques pas des remparts, puis elle monte, elle gravit les pentes du Mont-Royal ; elle s'y déploie comme une reine dans la splendeur de ses forces vierges. Oui, c'était l'aspect du pays autrefois. Quand nos ancêtres regardaient vers ce mont où Jacques-Cartier était allé jadis sonder l'intérieur du continent, où M. de Maisonneuve avait porté la croix de son voeu, partout ils n'apercevaient qu'une épaisseur d'arbres géants, pressés les uns contre les autres, comme les pailles d'un champ de blé, et c'est de cette forêt noire, impénétrable à l'oeil, que pouvait jaillir à tout moment, l'essaim furieux des ennemis. Constamment ils rôdent autour du fort, autour des défrichés, comme des bêtes qui guettent leur proie. Mes enfants, ce spectacle se déroulait jadis dans Ville-Marie : le matin, la cloche du fort sonnait ; alors les hommes se mettaient en rangs, chacun portait ses outils, mais surtout son fusil. Et l'on s'en allait ainsi au travail, en rangs, l'arme au poing comme à la guerre. Autour des champs où l'on semait, où l'on labourait, où l'on coupait le blé, des sentinelles veillaient, fouillant de leurs yeux l'épaisseur du taillis. Le midi, le soir, la cloche du fort se faisait entendre de nouveau. Les travailleurs se reformaient en rangs militaires ; et ainsi chacun rentrait chez soi.

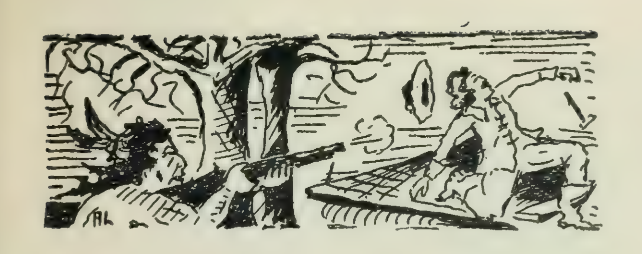
Voilà quelle fut la vie de nos pères. Et pourtant ces précautions ne sauvaient pas de tout danger. Il n'était pas rare qu'un pauvre colon fût ramassé au pied d'un arbre, assommé et scalpé. M. de Maisonneuve lui-même, vous en souvenez-vous ? faillit un jour être pris et ne s'en tira qu'en abattant à coups de pistolet, les chefs iroquois qui l'avaient cerné et voulaient le prendre.

Tout cela, mes enfants, ce fut la guerre iroquoise, guerre affreuse qui fit des héros mais qui fit aussi beaucoup pleurer les pauvres mamans de ce temps-là.





La suprême conjuration



La suprême conjuration

Et j'ai pourtant des choses plus tristes à vous raconter. Vous m'écoutez toujours ?...

(Trois oui qui partent en même temps et trois petits visages où les yeux sont brillants, dilatés par l'émotion, me rassurent sur mon petit auditoire.)

Je continue. — Je vais vous raconter l'une des heures les plus sombres de la Nouvelle-France. Vous ai-je dit déjà, dans nos leçons, que M. de Maisonneuve avait enfin obtenu des Iroquois, une promesse de paix ? Ces terribles sauvages l'avaient même signée : ils acceptaient de prendre chez eux des Robes noires qui leur diraient les paroles du vrai manitou. Puis ils resteraient là-bas, dans leurs villages, près de leurs champs de maïs ; ils iraient à la chasse aux fourrures, mais ils ne marcheraient plus sur le sentier de guerre. Le Français et l'Iroquois seraient frères aussi longtemps que la lune monterait dans le ciel et que les arbres, chaque printemps, pousseraient des feuilles. Ces choses, les barbares les avaient promises pendant qu'ensemble, avec les Français, ils avaient fumé le calumet de la paix.

Hélas ! paroles de renards que tout cela. Le 25 octobre 1657, quelques Iroquois paraissent à la Pointe Saint-Charles. Il y a là un brave colon, Nicolas Godé, qui travaille à la construction d'un bâtiment avec Jean de Saint-Père, son gendre, et Jacques Noël. Les traîtres profitent du moment où ces trois ouvriers sont montés sur le toit de la bâtisse, sans armes, pour les abattre à coups d'arquebuse. Et ceci se passait en pleine paix. Ah ! les vilains n'est-ce pas ? — Vous devinez la douleur et la colère de M. de Maisonneuve. Il décide de demander compte de ce mauvais coup. Mais voici bien que d'autres nouvelles alarmantes arrivent dans la colonie. Elles viennent d'abord d'un Huron échappé du pays des Iroquois. Puis, c'est un sauvage ennemi, qui, fait prisonnier, parle à son tour. Et que disent-ils l'un et l'autre ? Cette chose affreuse et qui, tout le long du Saint-Laurent, dans les petites huttes où bruissait une vie ardente, fait passer un courant d'effroi ; ils annoncent que les Iroquois ont tramé un plan formidable : huit cents de ces barbares s'assemblent à la Roche-Fendue, près de Ville-Marie ; quatre cents autres iront les y rejoindre. Et tous ensemble, ils entreprendront la grande guerre définitive. Ils se jetteront d'abord sur Québec : Québec sera rasé ; ils se rabattront de là sur les Trois-Rivières qui sera emporté comme par un coup de vent. Alors ce sera le tour de Ville-Marie, de Ville-Marie l'imprenable, près de laquelle sont tombés tant d'enfants de la forêt, mais laquelle, cette fois, sera vaincue par le tomahawk. Enten-



Les barbares, dans une ronde infernale, décidèrent de tuer l'avenir de notre race. (p. 28)

dez-vous, mes enfants, entendez-vous l'affreux cri de guerre qui fit résonner la forêt ancienne, pendant que les barbares, le visage tatoué, la hache à la main, et dans une ronde infernale, décident de tuer l'avenir de notre race et de notre pays ? — Le sort en est jeté ! La Nouvelle-France doit périr et les rives du beau fleuve redeviendront muettes. Plus de ces grands canots orgueilleux à grandes voiles, plus de ces Visages-Pâles en beaux habits dorés, qui prennent toute la terre, tout le gibier ; plus de ces maisons blanches, le long des côtes où remuent leurs enfants, plus nombreux déjà que les essaims de tourtes et d'étourneaux. Au sauvage, à lui seul, la terre de ses ancêtres, son paradis de chasse et de pêche, la patrie des jongleurs et des vieux manitous. — Et nos aïeux et nos aïeules auraient pu reprendre de leur côté : « Fini, notre beau et jeune pays que nous aimions tant, pour lequel nous avons tant souffert. Finie, l'espérance de l'avenir, des champs qui s'agrandissent, des blés qui poussent. Finie, la Nouvelle-France avec son rêve d'apostolat ; finies, ces heures trop courtes de la paix où nous avons ri, chanté parfois, où nos yeux se sont posés sur nos enfants, sans une angoisse en nos coeurs » . . .

Vous devinez, à cette nouvelle, la terreur qui se répand partout. Ce fut comme un tocsin qu'on aurait entendu d'un bout à l'autre du Saint-Laurent. Québec est consterné. Les habitants du bas du fleuve, pris de panique, abandonnent leurs demeures ; il y a le long des rives, des processions de canots affolés. Ces pauvres gens arrivent dans

la petite ville, haletants, découragés. D'autres, dans leur effroi, ont cru apercevoir déjà l'ennemi; ils courent, par les rues encombrées de nouveaux arrivants ; ils annoncent la stupéfiante nouvelle. Le fort regorge de fugitifs. Dans l'hôpital, c'est un entassement. A ceux qui restent encore dehors, s'ouvrent les portes des monastères convertis en fortins. Les jésuites viennent d'accueillir dans leur cour fortifiée, les familles chrétiennes, huronnes et algonquines. Pendant la nuit, alors que tout le monde veille, se tient aux aguets, écoute la rumeur du fleuve et des bois, les patrouilles parcourent la ville, et, de moment en moment, on entend le solennel et troublant « Qui-vive ? » des sentinelles.

Que vous dirai-je encore ?

Pour accroître l'horreur de la situation, une chaloupe partie à la découverte ne revient pas. Deux autres qui la suivent ne reparaissent point non plus. Monseigneur de Laval ordonne d'enlever le Saint-Sacrement de l'église et des chapelles des communautés. Et l'on prie et l'on fait des processions. Et chaque soir, quand sonne le couvre-feu et que l'horreur de la nuit recommence, on se dit : « Demain, verrons-nous demain ?—Demain, quelle scène le soleil éclairera-t-il ? . . . »



Le Héros



Le héros

Demain, quelle scène le soleil éclairera-t-il?... avons-nous dit tout-à-l'heure. C'était la grande question, vous entendez bien, qu'on se posait à Québec, pendant que la nuit pleine de surprises tombait. Mais vous avez hâte de l'apprendre : que se passait-il à cette même heure, à Ville-Marie, où l'on vivait dans le voisinage du danger, à Ville-Marie auprès de laquelle s'étaient donné rendez-vous les bandes iroquoises ? Pendant tous ces jours, j'en suis sûre, on se montrait, par-dessus les murailles, un point là-bas, de l'autre côté du fleuve, où se plaçaient, les unes près des autres, les pirogues chargées de guerriers affreux, parlant de scalps à lever, de villages à brûler.

Mes enfants, le Bon Dieu veillait comme un père, sur son petit peuple du Canada. A Ville-Marie, il y avait, depuis deux ou trois ans, un jeune homme sur qui se tenaient tous les yeux. De ce jeune homme, aucune gravure ne nous a conservé les traits. Mais il devait être beau, comme le sont toujours le courage et la noblesse. Quant il passait, aux jours d'alerte, dans les rues

de Ville-Marie, à son port, à sa démarche, on sentait un chef. On se disait : il est là, il y va ; et les femmes rentraient dans leurs maisons, rassurées. On se disait encore, qu'un jour, si les plus vieux tombaient, celui-là resterait toujours pour défendre la ville.

Il avait l'âme haute, le coeur ardent; son beau front portait les plus beaux rêves du militaire. Aussitôt débarqué des vaisseaux, il était venu tout droit à Ville-Marie. Comme Maisonneuve, le chevalier, comme Lambert Closse, le croisé de Notre-Dame, il cherchait, lui aussi, un poste où mourir pour la cause de Dieu. En France, tout jeune, disait-on, il avait commandé dans les troupes du roi. Et il s'en était venu au Canada, pour y amasser de la gloire, comme d'autres y amassaient de l'argent. Oui il y avait des hommes, en ce temps-là, mes enfants, pour qui c'était le métier de ne faire que les plus belles choses. Et notre pays en compta beaucoup. Le jeune Français dont je vous parle, M. de Maisonneuve qui devinait les hommes au premier regard, se l'attacha. Il lui confia l'un des premiers postes : il fit de lui un capitaine de la garnison, un commandant du fort, c'est-à-dire, n'est-ce pas, qu'il le mit à la tête des plus braves, de ceux qui avaient la tâche de défendre la petite ville, qui en étaient les gardiens. Et cette confiance du chef vint au jeune homme presque au lendemain de son arrivée. Sachez qu'il y a comme cela, mes chéris, de belles natures franches, de beaux yeux droits et clairs où se lisent le courage, la vaillance, la fidé-

lité, mieux encore que si on les lisait dans un grand livre ouvert.

Ce jeune héros, il est temps que je vous le nomme, c'est lui, Adam Dollard des Ormeaux, votre héros favori, monsieur Marc. C'est lui-même ! Saluez donc, mesdemoiselles Hélène et Jacqueline.

Je vous ai dit le beau soldat enthousiaste qu'il était déjà lors de son arrivée en la Nouvelle-France. Mais quel chevalier ne va-t-il pas devenir, lui aussi, après quelques années de séjour dans ce Ville-Marie, appelé par l'un de nos historiens un « noviciat de chevalerie » ? Ici, mes enfants, je m'en vais vous demander de bien mettre quelques petites vérités dans vos intelligences. Et d'abord, l'on ne vient pas au monde, héros, comme on naît prince ou princesse. Héros, on ne le devient même pas en quelques jours. Le héros se forme avec le temps, beaucoup de temps, comme le savant ou le saint. Tenez, si je vous demandais là, comme ça, à tous trois : qu'est-ce qu'un héros? — Vos yeux se lèveraient d'abord au plafond : vous chercheriez pendant quelques secondes. Puis je crois vous entendre me répondre : «Marraine, un héros, c'est un Monsieur qui fait de grandes choses, qui en fait beaucoup, qui en fait tout le temps. » — Eh ! ma foi, ce ne serait pas si mal comme réponse. Vous ajouteriez peut-être : « c'est un Monsieur qui est plus grand que les autres, et qui l'est parce qu'il est plus généreux ; d'autres pensent toujours à eux-mêmes, lui, pense toujours aux autres. » — Et alors, mes enfants, ce

serait à peu près complet. Avec vous maintenant je récapitule : un héros, c'est un Monsieur qui fait naturellement de belles choses et qui se plaît à se sacrifier pour toutes les causes qui sont plus grandes que lui, et par exemple, pour Dieu et la patrie.

Vous acceptez ? . . . Parfait, nous nous entendons à merveille. Eh ! bien, ce Monsieur, ce héros, mes chéris, non, il ne se fait pas tout seul. Il y faut du temps, beaucoup de travail, et, pardessus tout, l'aide du Bon Dieu. Et j'ajouterai ceci : il se fait apparemment avec de petites choses, et ainsi tout petit garçon, s'il le veut, peut devenir un héros, et toute petite fille, une héroïne. Ecoutez-moi bien : les héros, les vrais, ont tous été, à votre âge, des enfants, qui s'exerçaient à être de petits hommes ou de vaillantes femmes.

Ville-Marie va continuer son oeuvre sur la riche nature de Dollard. Bien des influences vont agir sur lui. Il y a d'abord celle des personnes. Avez-vous quelquefois fait dérouler devant vos yeux, la noble compagnie au milieu de laquelle il vit ? Il y a là, pour ne nommer que les plus grands : M. de Maisonneuve, Lambert Closse, Marguerite Bourgeoys, Jeanne Mance ; il y a tous les miliciens de la Sainte-Famille, les soldats de la Sainte-Vierge. Et tous ces hommes et toutes ces femmes comptent parmi les âmes les plus pures, les plus hautes, telles que l'histoire des saints n'en connaît pas de plus belles. Ah ! c'était du plus beau monde, que nos aïeux et nos aïeules. Les fondateurs ont fait ce voeu de bâtir, dans le Nou-



Je me le représente, ...rêvant de beaux coups merveilleux... (p. 39)

veau-Monde, une ville à Notre-Dame. Pour accomplir leur voeu, ils sont prêts à tout braver, à tout souffrir ; et cette ardeur a passé des plus grands parmi eux, aux simples petits colons qui abattent les arbres et qui piochent la terre. Il en est même, parmi ces fondateurs de Ville-Marie, qui sont venus ici, comme des croisés, avec la pensée sublime des martyrs, dans l'espérance de mourir glorieusement pour l'honneur de Jésus et de son Evangile. Ecoutez la vibrante réponse que le beau Lambert Closse faisait un jour, à quelques-uns qui lui reprochaient de trop s'exposer :

« Messieurs, je ne suis venu ici qu'afin de mourir pour Dieu, en le servant dans la profession des armes ; et si je n'étais assuré de ne pas y donner ma vie pour lui, je quitterais le pays et j'irais servir contre le Turc, afin de n'être pas privé de cette gloire. » —

A côté des personnes, il y avait pour Dollard, l'influence de la vie de tous les jours. Le péril est une belle école de courage. Et de quel danger pouvaient avoir peur, mes enfants, ces hommes qui, tous les matins, en communiant, se préparaient à mourir dans la journée ? — Trop souvent hélas ! cette préparation n'avait pas été inutile. Tout-à-coup, pendant que les colons étaient là-bas en dehors des murs, à travailler dans les petits défrichés, on entendait des coups de feu. Un cri courait par les maisons : « Les Iroquois ! Les Iroquois ! » Et le soir, quand la colonne des travailleurs rentrait au dedans de la palissade, elle apportait sur une civière improvisée, une

nouvelle victime, celle de la journée. Vous le pensez bien, à vivre ainsi en face de la mort, aucun de ces hommes ne savait plus trembler devant elle.

Une autre plus grande force d'ailleurs les soutenait. Je l'ai dit tout-à-l'heure, mes petits, tout le monde à Ville-Marie, entendait la messe chaque matin ; beaucoup communiaient ; et la communion c'est le pain dont se nourrissent les forts qui deviennent les héros.

Notre ami Dollard a donc vécu dans ce monde ; il a respiré ce grand air. En 1660, le héros est bien achevé dans son âme. Je me le représente volontiers, dans sa jeunesse vibrante, rêvant de beaux coups merveilleux où il y aura des blessures reçues, du sang versé pour la cause de Dieu et de Notre-Dame et peut-être la joie de mourir. Le soir, quand ils sont réunis au fort, qu'ils causent des alertes de la journée, les entendez-vous, les chevaliers de Ville-Marie ? — Ils se provoquent entre eux à qui saura mourir, se sacrifier le plus tôt et le plus bellement. Aussi quelle n'est pas l'exaltation de Dollard, quand un jour, l'on sut le dernier dessein des Iroquois. Tout de suite, il résolut de ne pas attendre les ennemis, d'aller au-devant d'eux, de leur porter de tels coups, de leur tuer tant de monde que les Iroquois n'aillent point plus bas dans le fleuve, et qu'à Ville-Marie appartienne la gloire d'avoir encore sauvé la colonie. Oui, s'il n'y avait tant à craindre pour l'existence de la Nouvelle-France, Dollard serait presque tenté de se réjouir.

Son beau dessein, il fallait maintenant le faire partager à quelques-uns de ses camarades. Le voyez-vous, pendant ces jours d'avril 1660, qui va de maison en maison ? — Ici, c'est Louis Martin, c'est Jacques Boisseau, là c'est François Crusson dit Pilote, c'est Christophe Augier qu'il aborde.... A tous, il pose la même question : « Voulez-vous mourir pour la Sainte-Vierge ? Voulez-vous ? Eh ! bien, allons au-devant des Iroquois, allons là-bas, jusqu'au Long-Sault. C'est à nous, les jeunes, d'être hardis, de payer de nos personnes. » — « Mais, y pensez-vous, commandant ? Au Long-Sault ? C'est la mort certaine, » risquent quelques-uns. —

« Et qu'importe la mort, riposte Dollard, ici ou là ? Qu'importe ? Nous aurons la gloire du sacrifice et qui sait ? » . . .

Le premier jour, voyez la contagion du sacrifice : ils sont déjà six, sept, huit qui iront au Long-Sault se battre pour la Nouvelle-France. Dans Ville-Marie, c'est le grand émoi ; on cause partout du projet de M. des Ormeaux qui veut partir avec la jeunesse pour aller au-devant des Iroquois . . . Et pendant que l'on en cause, il fait beau dans le ciel et dans l'air. Un sourire de printemps flotte sur Ville-Marie. Dans les rues, de rapides courants d'eau où se mire le soleil achèvent d'emporter la neige. Plus bas, sur le fleuve, passent de petites banquises toutes blanches.

Le lendemain, les héros étaient dix-sept.

Les préparatifs du départ



Les préparatifs du départ

Quand les dix-sept eurent donné leurs noms, à chacun d'eux, il restait à préparer le départ. La date en était rapprochée. Dollard l'avait dit : on partirait le dix-neuf avril. Et l'on savait que ce jour-là le chef serait prêt. Mais voici bien une autre chose : le major Closse, Charles Le Moyne, Picoté de Bélestre, trois des plus braves à Ville-Marie, brûlent de se joindre à la jeune troupe. La belle entreprise enflamme leur âme de chevaliers. Ils demandent donc qu'on veuille les attendre. « Laissez-nous seulement faire nos semences, disaient-ils ; il faudra du pain pour ceux qui resteront, laissez-nous labourer et semer, et après cela, nous sommes du voyage. » — Mais une force mystérieuse poussait Dollard à partir au plus tôt. Une voix secrète lui disait : « Pars, n'attends pas, la Nouvelle-France ne peut attendre. » — Et le beau Dollard, fier comme tous les soldats, comme tous les braves, puisqu'il avait eu le mérite d'organiser le parti, voulait avoir l'honneur de le commander.

J'allais oublier quelque chose : ce n'était pas tout de partir ; il fallait en demander la permission à M. de Maisonneuve. C'était lui le gouverneur, le vrai chef de Ville-Marie. Et le départ de dix-sept hommes, d'un seul coup, ne pouvait se faire, n'est-ce pas, sans que le gouverneur l'eût permis. Un jour, Dollard se rend donc chez M. de Maisonneuve et lui confie son projet. Ah ! l'histoire sait bien peu de choses, mes enfants. Elle ne nous a rien dit, rien conservé de cette entrevue. Pourtant, nous le devinons malgré elle : quelle émotion dut passer dans les yeux de ces deux hommes, quand ils se trouvèrent face à face. Ce pauvre M. de Maisonneuve, il voit sa petite colonie lui fondre dans les mains. Presque tous les jours, les Iroquois font tomber l'un ou l'autre des fondateurs. Comme il aime tous ses colons, tous ses soldats qu'il a vus si grands dans les périls ! Il les appelle « ses enfants. » Comme il aime surtout ce Dollard, la bravoure même, le plus généreux des enfants de Ville-Marie ! Le gouverneur, qui n'a plus l'emportement de la jeunesse, ne se fait pas illusion. Il devine, il sait que les dix-sept s'en vont pour jamais. Un jour, un courrier arrivera dans Ville-Marie ; comme une poignée de grains, il sèmera la funèbre nouvelle : « Dollard et ses compagnons, les dix-sept partis l'autre jour ne sont plus ; ils sont tombés là-bas aux mains des barbares ; pleurez, pleurez, vous, leurs parents et leurs amis ; pleurez, jamais plus, jamais plus, ils ne reviendront » . . . M. de Maisonneuve pense à tout cela pendant que devant lui, Dollard

lui expose son projet, en fait voir la hardiesse, mais aussi la nécessité, l'incomparable beauté. Je crois entendre le gouverneur et le jeune homme qui discutent : « Pourquoi aller au-devant de l'ennemi ? Pourquoi ne pas l'attendre ici. »

— « Attendre ? sera-t-il encore temps quand Ville-Marie sera seule debout ? » —

— « Mais vous êtes dix-sept et vous allez tous mourir ! » —

— « Sommes-nous venus pour autre chose en Nouvelle-France ? Puis, vous croyez à la vertu du sacrifice, M. le Gouverneur ; ce sont vos leçons que nous appliquons. Vous nous l'avez dit combien de fois : le sacrifice c'est le sang, la vie des grandes oeuvres. »

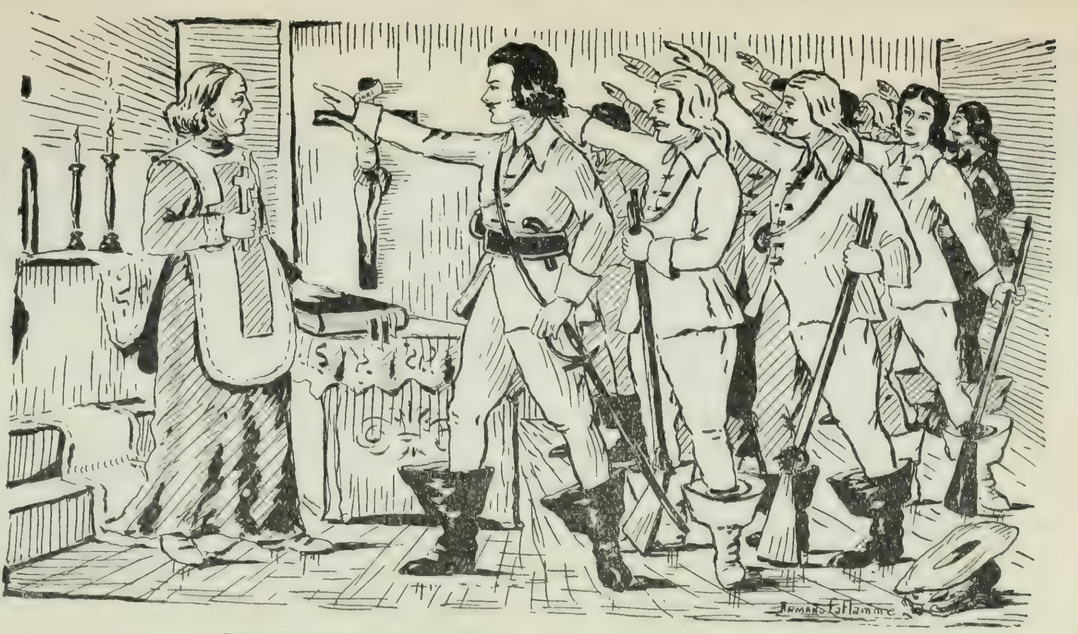
M. de Maisonneuve ne dit plus rien : il est vaincu par ses propres armes.. Il regarde, du reste, l'ardent et beau jeune homme qui est là devant lui ; il le voit si confiant, si chevaleresque, d'un entrain si victorieux, qu'il ne doute plus de sa mission. Les mains du fondateur de Ville-Marie se lèvent pour bénir : « Va, mon fils ; Dieu et Notre-Dame le veulent, la Nouvelle-France vous attend. »

Suivez-moi maintenant. Nous allons assister à ce qu'on a appelé la veillée des armes. Puisqu'il y aura du péril là-bas, sur la Grande-Rivière, que les braves pourraient bien n'en pas revenir, ils prennent leurs précautions. Quelques-uns comme Jean Valets et Jean Tavernier font leur testament ; tous règlent leurs affaires. Dollard lui-

même écrit et signe un billet, vieux papier immor
tel que nous conservons encore avec la signatur
du héros et que voici :

Jay soubz signé confesse devoir a mr
sieur Haubisson la somme de quarante cinq livres
[illegible] que jeluy promet payer a
mon retour fait a Villemarie le quinze avril mil
six cent soixante

Dollard



Dix-sept bras, d'un même élan, se tendirent . . . (p. 49)

Mais ces hommes sont d'abord des chrétiens: ils songent avant tout à leur âme. Ici, mes chéris, comme je voudrais pouvoir mettre devant vos yeux cette petite chapelle de l'Hôtel-Dieu, où, un matin d'avril de 1660, les dix-sept qui allaient partir, se préparaient dans la prière. Ils se sont confessés et ont communié . . . La messe est finie. Et voici maintenant l'heure du serment. Oui, les dix-sept ont eu cette pensée, pensée de héros, de s'engager par serment à ne jamais demander quartier, à combattre jusqu'au dernier souffle de leur vie. Pour être bien sûrs de ne jamais revenir sur leur sacrifice, de ne jamais le regretter, ils ont décidé de se promettre à la mort par un engagement solennel, pris entre les mains du prêtre, en présence des saints autels, nous disent les vieilles chroniques. Voyez bien la scène : pendant toute cette messe, à la petite chapelle de l'Hôtel-Dieu où tout Ville-Marie ce matin-là a tâché de trouver place, on a prié comme jamais on ne l'avait fait, dans la ville de la Vierge où pourtant l'on priait si bien ; on a prié avec des larmes dans les yeux et des sanglots dans la gorge. Là, derrière la grille du cloître, Jeanne Mance et ses filles se joignent à l'oraison de la petite Eglise ; Marguerite Bourgeoys est là dans l'assistance qui prie aussi avec tout son coeur. Tout-à-l'heure ils ont vu les dix-sept se lever l'un après l'autre, s'approcher de la Table sainte, et faire leur communion, leur dernière peut-être. Maintenant voici la minute suprême. Dollard s'est levé ; il a fait un pas vers l'autel ; ses compagnons ont fait comme lui. Puis,

je crois entendre le prêtre qui a pris la parole ; il a béni les chevaliers, a récité la formule du serment : « Promettez-vous chers enfants, qui jurez à Notre-Dame de sauver la Nouvelle-France, promettez-vous dans l'expédition que vous entreprenez, de ne jamais demander quartier, mais de combattre jusqu'au dernier souffle de votre vie ? . . . » Il y eut une pause, un instant de silence solennel. Dix-sept bras, d'un même élan, se tendirent vers l'Evangile, et dix-sept voix qui n'en faisaient qu'une, s'écrièrent : « Nous le jurons . . . » Alors le souffle des grandes émotions passa sur l'assistance ; les coeurs battirent plus fort dans les poitrines ; des larmes se trouvèrent dans tous les yeux. Et il parut à tous que les dix-sept qui, là, debout, près de l'autel, dans la lueur des cierges, venaient de se promettre au sacrifice sublime, avaient grandi tout-à-coup, d'une coudée, avaient atteint la taille des géants.



Vers le Long-Sault



Vers le Long-Sault

Mes enfants, nous allons reprendre notre histoire où nous l'avons laissée tout-à-l'heure. Les dix-sept sont sortis de la chapelle de l'Hôtel-Dieu. Dans la physionomie, ils ont quelque chose de solennel, comme il arrive toujours quand le coeur a battu plus vite. Un moment, ils se sont dispersés à travers les maisons. Les voici maintenant qui reviennent, chargés de leurs fusils, de munitions et de vivres, et qui descendent vers le fleuve où les attendent leurs canots. Tout Ville-Marie les suit. Il y a là, j'en suis sûre, M. de Maisonneuve, M. Closse, Charles Le Moyne, M. de Bélestre, peut-être Marguerite Bourgeoys et Jeanne Mance. C'est, je suppose, encore un beau matin que l'aube de ce 19 avril 1660. Un vent chaud apporte de la forêt le parfum des verdures nouvelles, la senteur des feuilles qui vont venir. Devant la ville, le fleuve, avec ses eaux larges et grossies, passe comme un grand roi. De l'autre côté de la rive, la terre se montre déjà avec des taches vertes . . . Et la procession de Ville-Marie descend toujours, et l'on arrive à la grève. Là, les derniers embras-

sements sont donnés ; il y a encore des yeux qui se mouillent, des sanglots qui sont étouffés. Mais déjà les canots s'ébranlent ; vigoureusement les avirons labourent les eaux. Sur la rive, des mains, des voiles s'agitent en signe d'adieu. Puis, tout s'efface . . . Chacun regagne sa maison. Les grands Montréalistes sont partis pour le martyre et la gloire.

Pourtant non. Ils vont revenir encore une fois. Vous savez, en effet, ce qui leur advint. A peine ont-ils quitté la rive, qu'un cri d'alarme part d'une petite île voisine, qui est, à ce que je crois, l'île Saint-Paul. Un petit convoi d'Iroquois est là. Vite Dollard donne ordre aux canots de se diriger de ce côté ; et l'on fonce vers les barbares avec tant d'ardeur, tant de force qu'on est sur le point de les prendre ; mais les barbares bondissent vers l'île, sautent à bas de leurs canots et s'enfuient, à toutes jambes, au fond des bois. Par malheur, trois Français ont perdu la vie, en voulant se sauver des Iroquois ; un a été tué, les deux autres se sont noyés.

L'escouade des héros revient avec ces morts à Ville-Marie. Un bonheur les attend toutefois après ce premier accident. L'un de leurs premiers compagnons qui, au dernier moment, les avait abandonnés, se joint à eux. Et la petite troupe, au complet, repart aussitôt.

Cette fois, ils s'en vont pour jamais. Leur marche fut lente. Vers cette fin d'avril le fleuve charrie encore des glaçons ; puis il y a le grand rapide du Sault Saint-Louis, celui de l'île Perrot.

Et il faut aller prudemment, à cause toujours des Iroquois. Pour éviter les surprises, on marche la nuit. Pendant huit jours, la débâcle ou une autre cause inconnue, arrête l'expédition au rapide du bout de l'île de Montréal, aujourd'hui Sainte-Anne de Bellevue. Enfin, les canots s'engagent sur le grand lac des Deux-Montagnes. En avant d'eux le fantôme des monts jumeaux se dresse sur l'horizon. Et pendant qu'ils s'avancent dans la Grande-Rivière, Dollard songe que par cette route, passèrent un jour, en canots comme lui, M. de Champlain et ses compagnons de voyage, et aussi, le bréviaire au cou, les missionnaires qui allaient au martyre. Devant lui, dans le ciel, il croit voir, entre les étoiles, des figures mystérieuses qui lui font signe, qui l'appellent. Elles lui disent : « Viens, fils de la Nouvelle-France, viens, c'est par cette route que l'on marche à la vraie gloire, que l'on sauve la colonie . . . » Et les avirons plongent toujours vigoureusement dans l'eau profonde du lac ; les canots bondissent sous l'effort, et l'on va, et l'on va toujours, l'on va sans s'arrêter, pour qu'au matin, l'on soit, si possible, au bout de la course.

Le premier mai, les canots abordaient tranquillement dans une petite anse, au pied d'un grand rapide. C'était le Long-Sault. Les eaux faisaient là un bruit épouvantable, comme au temps où y passa M. de Champlain, s'en allant au pays des Hurons. A deux ou trois cents pieds du rivage, les dix-sept aperçurent les pieux d'un fortin à demi écroulé. Ce lieu, parmi les sauvages,



Déjà les canots s'ébranlent ... (p. 54)

était déjà fameux ; de nombreuses batailles s'y étaient livrées. On décide de s'y arrêter. On relèvera le fort, on y logera les vivres, les munitions, et, sur la grève, au bas du rapide, on guettera l'ennemi. Car leur projet est très simple, et voici comment marraine a cru le comprendre, en lisant le testament de Jean Valets. Il voulait, disait-il, « courir sur les petites bandes iroquoises. » Dollard et les siens savent, voyez-vous, que les sauvages, comme toutes les tribus errantes, qui vivent de chasse et de pêche, ne vont jamais que par petites bandes. Ainsi divisés, il leur est plus facile de trouver du gibier et de se ravitailler. Donc, pense Marraine, Dollard s'était dit : Ces bandes, nous les attaquerons, nous les détruirons, l'une après l'autre, à mesure qu'il leur plaira de se montrer. Et de la sorte, avant même qu'elle ait pu se réunir, elle sera défaite, anéantie, la grande armée d'invasion.

Ils n'attendirent pas longtemps. Ils s'étaient installés au bord de la grève, pour préparer leur repas. Tout-à-coup, deux canots ennemis paraissent. En un instant, saisir les fusils, se mettre à l'affût, choisir chacun son homme, les abattre tous pour qu'aucun n'aille donner l'alarme aux autres, tels furent les ordres du chef. Aussitôt commandé, aussitôt fait. Mais dans la hâte, on visa mal, on manqua son coup, et deux ennemis purent s'échapper. A travers bois, les fugitifs coururent avertir leurs frères : « Au fort, en bas du rapide, leur dirent-ils, nous avons été attaqués et défaits. » — Alors les Iroquois s'appelèrent les uns

les autres, se formèrent en armée, et quelque temps après, une magnifique colonne de trois cents guerriers, les canots à la file l'un de l'autre, apparaissait sur les bouillons blancs du Long-Sault. Pendant ce temps, vous le devinez, nos amis ont travaillé. Ils ont relevé leurs pieux, les ont attachés ensemble ; à l'intérieur ils ont élevé un retranchement de pierre et de terre ; ils sont prêts pour un siège. Ces préparatifs se sont faits rapidement. Je ne vous ai pas dit, en effet, que depuis quelques jours, ils ont reçu du renfort. Quatre Algonquins et quarante Hurons, parmi lesquels, un vaillant chef, Anahontaha, s'étaient lancé un défi de bravoure, quelque part, aux Trois-Rivières. Ensemble, ils étaient partis pour Ville-Marie, pour là, mettre à l'essai la bravoure des uns et des autres, vu qu'à Ville-Marie, à cette époque du printemps, il y aurait sûrement à se battre. Grande fut la jalousie de ces sauvages, lorsqu'ils apprirent que des Français, plus hardis qu'eux tous, étaient partis pour le Long-Sault, où jamais encore des blancs n'avaient osé porter la guerre. Les Hurons et les Algonquins supplient M. de Maisonneuve de les laisser partir, eux aussi, sur le sentier de guerre de Dollard. M. de Maisonneuve fait ce qu'il peut pour les détourner de ce projet ; il connaît la lâcheté de ces sauvages plus braves en paroles qu'en action ; il sait que dix-sept hommes de coeur font de meilleure besogne tout seuls, qu'embarrassés par quarante lâches. Il les laisse partir toutefois, mais en avertissant Dollard, par un billet, de se méfier de ces aventuriers.

Donc au Long-Sault, le fort est relevé. Et voici que trois cents Iroquois, en poussant des cris de forcenés, mettent pied-à-terre et se rassemblent sur la rive. Ensemble, ils délibèrent. Puis, un envoyé se détache du groupe, se rend à portée de voix du fortin et interpelle ceux qui sont au-dedans :

« De quelle tribu, de quelle nation, êtes-vous, vous qui vous cachez derrière la palissade et que cherchez-vous en ce lieu ? »

Une voix répond : « Nous sommes des Français, des Hurons, des Algonquins au nombre de cent hommes qui sont venus au-devant des Nez-Percés. »

« Alors, reprend l'envoyé, attendez que nous tenions conseil entre nous, puis je viendrai vous revoir ; et de votre part, ne faites aucun acte d'hostilité, de crainte que vous ne troubliez les paroles que nous portons aux Français de Ville-Marie. »

« Retirez-vous donc à l'autre bord de la rivière, reprend la même voix du fort, tandis que nous parlementerons de notre part. »

Les Français désiraient gagner du temps, pour faire leur provision d'eau et achever de se fortifier ? Mais les rusés Iroquois, bien loin de s'en aller de l'autre côté de la rivière, se mirent à élever un retranchement en face du fortin. La chose était maintenant claire : il fallait se résoudre à une longue bataille, aux souffrances d'un long siège.

Le siège



Le siège

L'heure est venue pour les braves, de se souvenir de leur serment de l'Hôtel-Dieu. Le combat va commencer.

Les Iroquois, selon leur habitude, se jettent à l'attaque avec entrain et fureur. La petite hache dans la ceinture, le mousquet au poing, se cachant derrière les arbres, les replis du terrain, ils sont là trois cents qui s'élancent de tous côtés à l'assaut du fort. Ils arrivent dans un ouragan de coups de fusils et de cris furieux. Mais, de l'intérieur, on fait bonne garde. Dollard, ce me semble, est au centre qui surveille de tous côtés, qui encourage ses hommes : « Ne craignez rien ; Notre-Dame est avec nous. Visez juste. » Aussitôt les longs mousquets s'allongent par toutes les meurtrières, font feu et sèment la mort. Les Iroquois qui se découvrent, tombent l'un après l'autre ; il en tombe une dizaine, une vingtaine, parmi eux un grand chef qui s'appelait Sonnantatohan. A cette vue, les barbares, pris de frayeur, reculent ; ils fuient, épouvantés, vers leurs retranchements. De jeunes Français, d'un bond,

sautent la palissade, coupent la tête du chef, puis rentrent dans le fort pour border les sommets de leurs pieux, du trophée ennemi. Les Iroquois qui les voient faire, frémissent de rage. Ils courent à la grève, mettent en pièces les canots des Français, s'en font des torches et reviennent à la palissade pour tenter d'y mettre le feu. La même réception les attend. Les guerriers tombent en route, leurs torches à la main, brûlent sur place, et c'est la même débandade.

Que vont-ils faire après ce nouvel échec ? Ces fiers Iroquois manquent de patience et de ténacité. Un succès leur met l'âme en feu ; en revanche, une défaite les abat profondément. Après le dernier assaut, vingt d'entre eux sont même montés dans leurs canots et on les a vus partir pour ne plus revenir. — Que vont faire les autres ? — C'est alors qu'ils se souviennent de leurs frères, au nombre de cinq cents qui, là-bas, aux îles du Richelieu, les attendent pour la grande expédition vers Québec. Ils décident donc d'envoyer un canot les chercher. En attendant, blottis derrière leurs retranchements, ils se contenteront de tenir les Français en respect, jusqu'au jour où les cinq cents étant avec eux, tous ensemble, ils auront vite culbuté, pensent-ils, ce misérable fort et les Visages-Pâles qui s'y sont cachés.

Alors commence pour les petits Montréalistes, une longue attente de trois ou quatre jours. Plus encore que le combat, mes enfants, cette attente fut pour eux la grande épreuve. Ils manquent de bien des choses derrière la palissade ;



Il déchargea son pistolet sur son neveu, (p. 67)

surtout ils manquent d'eau. Dans leur précipitation, en quittant la grève, à l'arrivée des premiers canots ennemis, ils ont laissé là leur chaudière. Et non seulement ils n'ont rien pour désaltérer leur soif, devenue ardente dans la fatigue et la fièvre du combat ; mais ils n'ont pas même d'ustensiles pour aller en quérir. Aussi est-ce à grand'peine qu'ils peuvent avaler la farine dont ils se nourrissent. En vain se mettent-ils à creuser la terre ; il n'en sort qu'un petit filet d'eau bourbeuse. Quelques-uns, parmi les plus jeunes, décident de se dévouer ; les uns après les autres, ils tentent un coup des plus hardis ; ils sautent par-dessus les pieux, et pendant que leurs camarades du fort entretiennent un feu de barrage, ces audacieux courent à la rivière et en rapportent un peu d'eau dans de petits vaisseaux. Hélas ! depuis l'arrivée des sauvages, ils sont soixante dans le fort. D'une journée à l'autre les vivres, les munitions diminuent, et la puanteur, la faim, la soif, plus encore que les coups de fusils des Iroquois, assaillent le courage des héros. Pourtant Dollard et les siens ne se laissent pas défaillir. Et je souhaite qu'un grand peintre nous montre un jour, les enfants de Ville-Marie, dans l'attitude où ils se tenaient, à ces heures de détresse, à genoux, récitant leur chapelet, appuyés sur le canon de leurs fusils. Pendant sept jours, nous a dit la Mère de l'Incarnation, ils n'avaient fait que ces deux choses : combattre et prier Dieu. Ah ! je le veux bien, pendant ces longues journées, pendant ces nuits plus longues encore où person-

ne ne fermait l'oeil, leur pensée s'en allait par-dessus les pieux et par-dessus la forêt, à Ville-Marie, vers ceux qu'ils aimaient, et même jusque là-bas, vers la douce France où vivaient leurs plus tendres affections. Et alors, quelque chose leur serrait le coeur, dans la poitrine. Mais leurs yeux se levaient vers le ciel ; ils se souvenaient de leur serment de l'Hôtel-Dieu, et comme à de bons chevaliers, leur âme redevenait ferme.

Fermes, ils devaient l'être, allez, pour soutenir les courages autour d'eux. M. de Maisonneuve avait prévu justement. Les sauvages seraient de mauvais compagnons pour les Français. Quand les Hurons eurent souffert pendant trois jours ; quand surtout des frères apostats venus tout près des palissades, eurent parlé des Cinq cents Iroquois qui allaient accourir bientôt, la peur s'empara des lâches Hurons. L'un après l'autre, ils se mirent à déserter, tantôt par une porte, tantôt par-dessus les pieux, tant et si bien qu'à la fin, il ne resta plus avec les Français, que les quatre Algonquins et le vaillant Anahontaha. Le pauvre chef éprouva tant de peine et tant de colère de ces trahisons, qu'il déchargea son pistolet sur son neveu, au moment où celui-ci sautait la palissade.

Le suprême assaut



Le suprême assaut

L'on est au cinquième jour du siège.

Des cris, des hourrahs qui n'en finissent plus, accueillent dans les autres retranchements, chaque fuyard qui arrive. Mais tout-à-coup, une clameur plus effroyable s'élève. En même temps, huit cents coups de fusils retentissent, ébranlent les échos de la forêt. Les Cinq cents Iroquois débarquent au Long-Sault. Sans perdre de temps, les huit cents guerriers se mettent côte à côte, les capitaines en avant ; et tous commencent contre le fortin un furieux assaut. Ils savent maintenant par les Hurons fuyards qu'il n'y a là derrière ces palissades, qu'un chef Huron, quatre Algonquins et dix-sept Français. Ils s'avancent dans un élan furibond, bien assurés de tout faire voler devant eux comme le vent d'une grande tempête. Mal leur en prend. Ces huit cents ne font que fournir plus de cibles aux mousquets des assiégés. A mesure qu'ils avancent, les guerriers s'affaissent comme des arbrisseaux sous la hache ; l'ouragan des balles les fauche ; et près des palissades les cadavres s'accumulent en monceaux. Pendant trois jours, d'heure en heure, la grande

armée iroquoise, tantôt en masse, tantôt par de petits détachements, recommence l'assaut. Mais en vain. Les mousquets des Français font leur besogne et le fort reste imprenable. Les Iroquois sont ivres de fureur, mais aussi profondément découragés. Beaucoup parmi eux parlent déjà de s'en aller. « Que faisons-nous ici, disent-ils, que faisons-nous ici, à perdre notre temps contre cette poignée de Visages-Pâles, quand nous devrions être sous les murs du grand village des Français ? » — Mais d'autres qui ont questionné de nouveau les traîtres Hurons, qui comptent sur leurs doigts, le petit nombre des guerriers embusqués dans le fortin, ont honte de ces discours. « Nous étions huit cents, disent-ils, ils ne sont là que vingt-deux. C'est bien ; puisque ainsi le veulent les lâches, allons-nous en, allons-nous en, mais ne rentrons jamais dans nos bourgades. Que diront les femmes, les vieillards, quelle honte éternelle sur notre nation, quand on saura que nous avons perdu ainsi, sans les venger, des centaines de nos frères ? »

Ces paroles font une impression profonde sur l'armée. Les capitaines s'assemblent et décident un dernier et suprême assaut. Tous les guerriers viennent le jurer : ou le fort sera emporté, ou tous, jusqu'au dernier, ils mourront au pied de la palissade. A cette fin, quelques-uns se sacrifieront pour la cause commune. Selon la coutume en pareil cas, on fait des bûchettes et on les jette par terre. Les plus braves s'avancent et les lèvent. Par ce geste, ils s'engagent à couvrir de



Votre Dollard, mon petit Marc, est atteint en plein coeur... (p. 75)

leur corps le reste de l'armée. Toutefois, ces braves prennent leurs mesures pour diminuer autant que possible le péril. Au moyen de pieux liés fortement les uns aux autres, ils se construisent un bouclier qui les couvre de la tête aux genoux. Puis, ainsi protégés, les voici qui poussent leur grand cri de guerre et qui prennent leur course vers la palissade des Français, entraînant derrière eux toute l'armée.

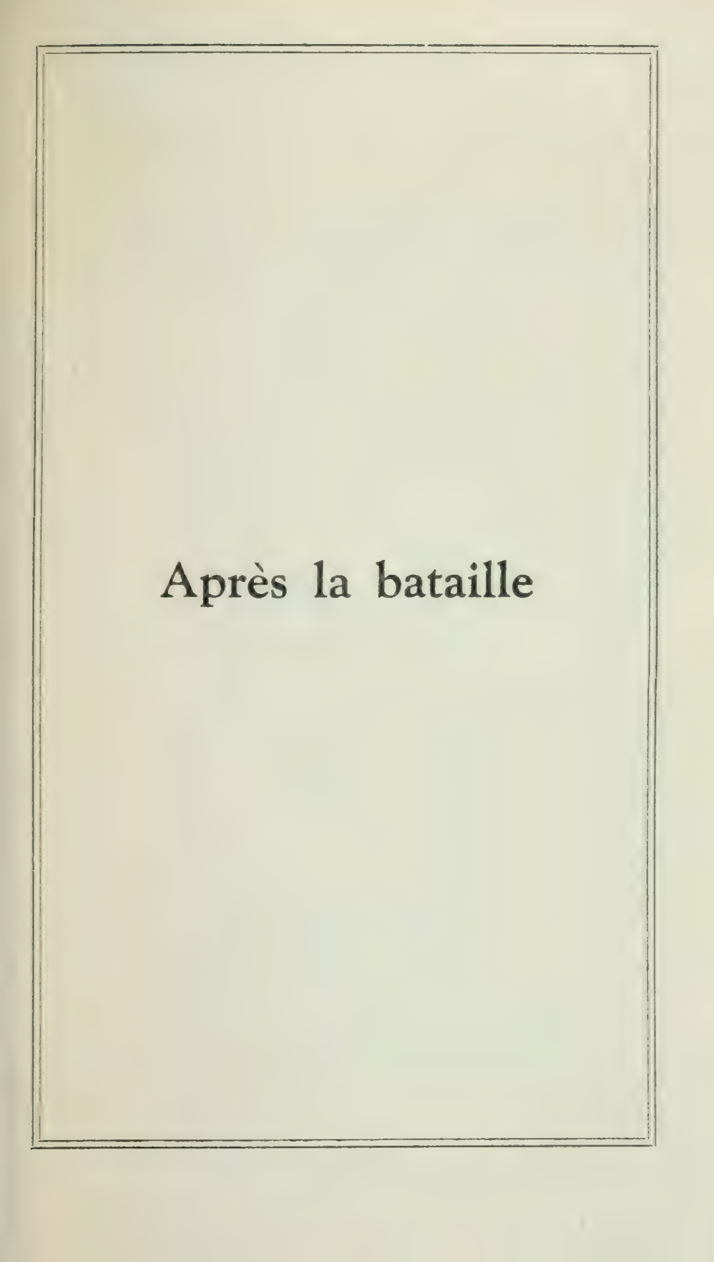
C'est ici, mes enfants, que la bataille devient furieuse et sublime. Les dix-sept et les cinq alliés se relèvent de leur dernière prière. Exténués de faim, de soif, de froid et d'insomnie, ces hommes retrouvent pourtant à ce moment leur énergie de chevaliers. Depuis quelques jours, à l'intérieur du fort, ils se meuvent difficilement. Les Iroquois ont abattu sur la palissade, de grands arbres dont les branches les gênent. N'importe, chacun est à son poste, déterminé à mourir pour la Nouvelle-France. La vague furieuse arrive ; des coups de hache s'abattent au bas des pieux qu'on tente d'arracher, de renverser. Ils sont là comme une meute de chiens autour d'un chevreuil. Mais partout où se montre une tête d'ennemi, une hache de Français s'abat à son tour. Les fusils, les gros mousquets répondent pêle-mêle ; les assiégés se multiplient : ils courent partout où s'annonce un péril ; ils frappent à coups d'épée, à coups de pistolets. Pendant un temps, c'est une furie, une rage indescriptible ... Les pieux commencent de s'ébranler ; quelques-uns vont bientôt s'écrouler. C'est le moment choisi par Dollard qui veut frap-

per un grand coup, jeter le désordre dans la bande des barbares. Il charge jusqu'à la gueule un gros mousqueton, y met une mèche et tente de le jeter par-dessus la palissade. Par malheur, le mousqueton s'embarrasse dans les branches des arbres abattus sur le fort ; il retombe lourdement au milieu des nôtres, en blesse et en tue plusieurs. Le moment suprême approche. « Rends-toi, crie à Anahontaha, la Mouche, un Huron qui a trahi. » — « J'ai donné ma parole aux Français, je mourrai avec eux », répond le fidèle capitaine. — Les Iroquois sont déjà maîtres des meurtrières. Les pieux s'écroulent ; des ennemis entrent dans le fort. Dollard, votre Dollard, mon petit Marc, est atteint en plein coeur, et tombe. Il tombe mais son dernier cri enflamme ses camarades. La porte du fort vient de céder ; les Iroquois s'y précipitent en foule ; les Français ne sont plus que quelques-uns. Mais ces hommes qui sont des lions, se jettent sur les assaillants avec un élan qui emporte tout. L'épée dans la main droite, le couteau dans la gauche, ils frappent devant eux, autour d'eux, accumulent les morts, si bien qu'à la fin les barbares effrayés renoncent à faire des prisonniers. Ils tuent ces trois ou quatre qui menacent de les anéantir. Une grêle de coups de fusils crible la poitrine de ces intrépides.

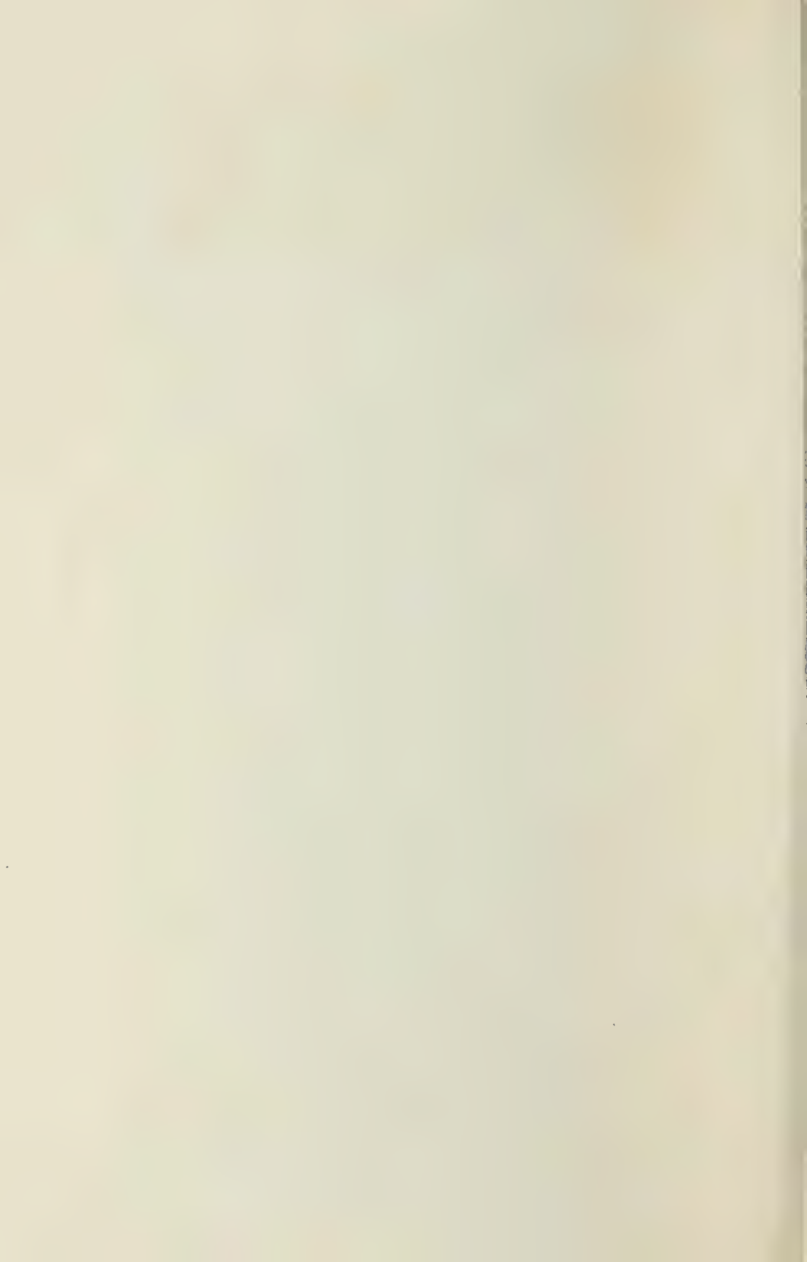
La bataille était finie. Les enfants de Ville-Marie avaient gardé leur serment. Ils sont là maintenant qui gisent dans leur sang, mêlés aux cadavres de leurs ennemis. Vite les Iroquois se penchent sur eux ; ils tournent et retournent les

corps, espérant en trouver quelques-uns dont la vie ne s'est pas échappée, qu'ils pourront guérir et soumettre, dans leurs villages, aux vengeances de la torture. Mais en vain, ils ont beau chercher ; un seul respire encore. Ils jettent les autres dans le feu, et épuisent sur le vivant leur rage inassouvie. Puis, cette seule victime ne leur suffisant point, ils se précipitent sur les Hurons, les attachent au poteau, en font d'horribles grillades ; et ces lâches expient ainsi le crime de leur trahison.





Après la bataille





Après la bataille

Quand leur rage fut épuisée sur les derniers héros, les Iroquois regardèrent autour du fortin. Et ces barbares pleurèrent. Ils pleurèrent, mes enfants, avec des cris et des hurlements qui épouvantèrent la forêt. Là, autour de la palissade, trois cents des leurs étaient couchés et faisaient le plus lugubre monceau de cadavres. Il y avait là l'élite de leurs guerriers, la fleur de la jeunesse iroquoise, des chefs qui avaient fait la guerre huronne, qui portaient autour de leur ceinture, des douzaines de chevelures ennemies. Et ces trois cents avaient été tués par dix-sept Français. Et de nouveau, les barbares pleurèrent...

Alors un chef convoqua le conseil des plus braves. Que ferait le reste de l'armée ? Les canots descendraient-ils la Grande-Rivière et le fleuve pour aller prendre et brûler les grands villages des Visages-Pâles, ou reprendrait-on tout bonnement la route des cantons iroquois ? — Et ils délibéraient ensemble, tristes, comme si c'étaient eux les vaincus. Alors un chef se leva et dit : « Si dix-sept Français, n'ayant pour toute

défense, qu'un misérable réduit qu'ils ont trouvé là par hasard, ont tué un si grand nombre de nos guerriers, comment serions-nous donc traités par eux, si nous allions les attaquer dans des maisons de pierre, disposées pour se défendre, et où des hommes de pareil courage se seraient réunis ? Ce serait une folie à nous ; nous y péririons tous. Retirons-nous donc et reprenons le chemin de nos bourgades. » — Ainsi parla le chef et tous trouvèrent que la sagesse avait parlé par sa bouche. Ils firent donc des funérailles à leurs guerriers morts. Et un jour, les grands canots iroquois s'abandonnèrent tous ensemble au fil du courant. Ils s'en allaient non pas à Québec, cette fois, mais dans leurs bourgades où les attendaient les lamentations des femmes iroquoises.

Mes enfants, laissons-les s'en aller, dans leurs grands canots, et revenons à la berge de la Grande-Rivière. Après que les Iroquois eurent poussé leurs derniers hurlements, tout rentra dans le silence au Long-Sault, le lourd silence de la forêt vierge. Seule, la grande rumeur des eaux chanta, de sa voix solennelle, les funérailles des héros.

Pendant ce temps, vous pensez bien, on se demandait à Ville-Marie ce qu'étaient devenus Dollard et les seize ? Allaient-ils bientôt revenir ? Avaient-ils succombé jusqu'au dernier, aux mains des barbares ?... ou leurs canots voguaient-ils encore sur des rivières inconnues, donnant la chasse aux ennemis ?... Voici plus d'un mois qu'ils sont partis, les beaux gars de Ville-

Marie, et d'eux, pas de nouvelles, pas un mot, pas un bruit n'est venu . . . A Québec, aux Trois-Rivières, on attendait toujours l'armée iroquoise ; on l'attendait et elle ne venait point. Et l'on ne savait que penser.

Le saurait-on jamais ? Quelqu'un se trouverait-il qui viendrait raconter aux Français ce qui s'était passé là-bas au bord de la Grande-Rivière, à moins de vingt lieues de Ville-Marie ? Puisque tous avaient succombé, comment donc saurait-on la noble et glorieuse histoire ?

On en était là, lorsqu'un jour, le trois juin, survint à Ville-Marie, le Huron Louis, échappé avec quatre autres de sa nation, des mains des Iroquois. Le Huron Louis était de la petite troupe d'Anahontaha ; il avait pris part au siège ; il avait trahi mais avait tout vu ; il raconta ce qu'il avait vu, et c'est par lui que l'histoire du Long-Sault est venue jusqu'à nous. Les Pères jésuites en firent une page de leurs Relations, et la Mère de l'Incarnation en fit une lettre.

Vous le pensez bien : à la nouvelle du siège héroïque, ce fut, d'un bout à l'autre de la colonie, un frémissement d'admiration. Dans cette Nouvelle-France où on était habitué pourtant aux beaux actes de courage, où l'on fut peiné de toutes ces morts, l'on ne pouvait se défendre d'un frisson d'orgueil. Cette fois, l'héroïsme était le plus beau que l'on eut encore connu. Tous les faits d'armes étaient dépassés. Et tout de suite l'on

reconnut que ces jeunes gens de Ville-Marie avaient été les sauveurs de la colonie. Aux Trois-Rivières, à Québec, l'on comprit pourquoi l'armée iroquoise n'était pas venue. Les jésuites écrivaient dans leur Relation de cette année-là : « Il faut donner ici la gloire à ces dix-sept Français de Montréal, et honorer leurs cendres d'un éloge qui leur est dû avec justice, et que nous ne pouvons leur refuser sans ingratitude. Tout était perdu s'ils n'eussent péri, et leur malheur a sauvé ce pays . . . »

* *
*

A Ville-Marie, où le deuil frappait plus cruellement, on recueillit pieusement les noms des sauveurs. Et l'une des pages les plus augustes de nos vieilles archives est bien celle des registres de la petite ville, où M. Souart, prêtre de Saint-Sulpice, a rédigé l'acte de décès des dix-sept compagnons. Cette page, la voici, et je vous la lis, mes enfants pour qu'à jamais, elle reste gravée en vos mémoires :

Ecoutez bien :

Le 3e de Juin 1660

Nous avons receu nouvelles par un huron qui s'estoit sauvé d'entre les mains des Iroquois qui avoient esté prisonniers au combat qui s'estoit fait 8 jours auparavant entre lesd. Iroquois qui estoient au nombre de huit cent et dix-sept françois de cette habitation et quatre Algonkins et environ quarante hurons au pied du Long Saut que treize de nosd. françois avoient esté tuez sur la place et quatre emmenez prisonniers lesquels du depuis nous avons appris par 4 autres hurons qui se sont sauvez avoir esté cruellement bruslez par lesd. Iroquois en leur pays. Or les noms desd. françois morts estoient.

Adam Daulat commandant agé de 25 ans
Jacques Brassier 25 ans
Jean Tavernier dit La Hochetiere armurier 28 ans
Nicolas Tillemont serrurier 25 ans
Laurent Hebert dit La Riviere 27 ans
Alonié de Lestre chaufournier 31 ans
Nicolas Josselin 25 ans
Robert Jurie 24 ans. Nous avons appris qu'il s'est sauvé par les Hollandois et retourné en France.
Jacques Boisseau 23 ans
Louys Martin 21 ans
Christophe Augier dit des Jardins 26 ans
Estienne Robin dit des Forges 27 ans
Jean Valets 27 ans
René Doussin 30 ans
Jean Le Compte 26 ans
Simon Grenet 25 ans
François Crusson dit Pilote 24 ans.

Acte de décès de Dollard et de ses compagnons, reproduit des registres de Notre-Dame de Montréal. (3 juin 1660).



Les grands canots iroquois s'abandonnèrent au fil du courant, (p. 80)

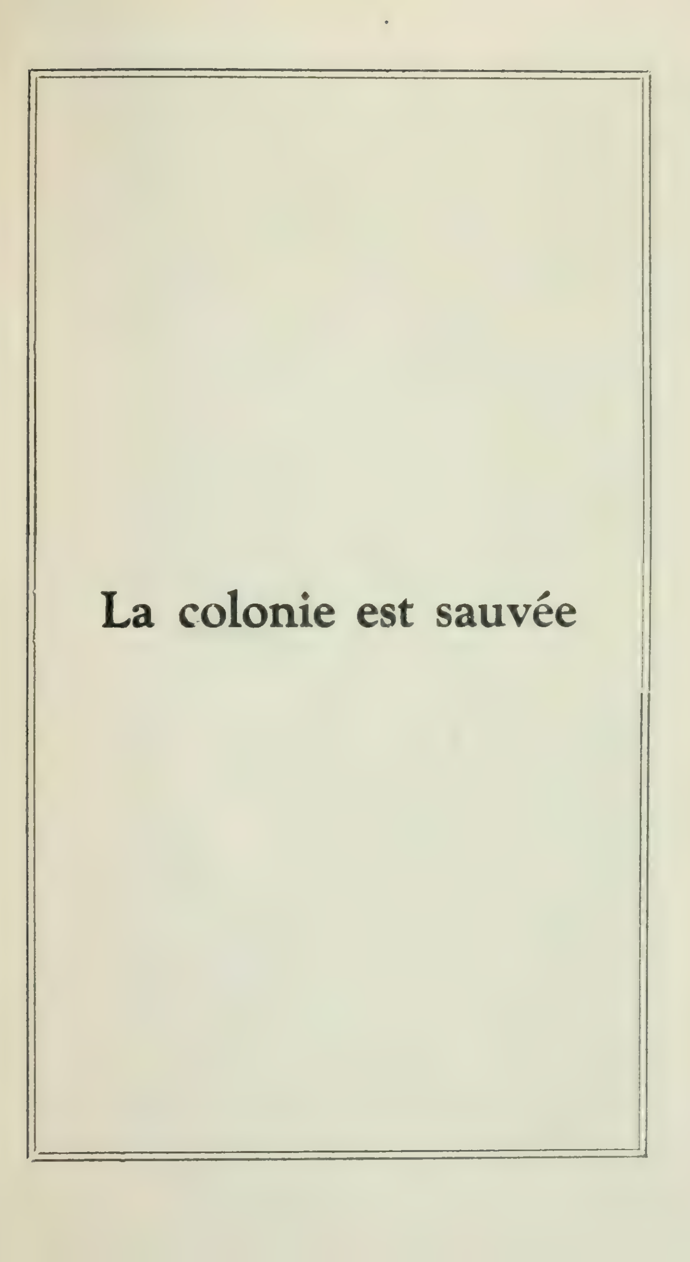
Puis, après un peu de temps, l'on ne parla plus guère de la grande aventure. De nouveaux périls firent oublier les anciens. A Montréal les hommes changèrent vite ; M. de Maisonneuve repartit pour la France ; Lambert Closse fut tué par les Iroquois. D'autres arrivèrent qui ne savaient que par ouï-dire l'ancienne histoire. Pourtant, là-bas, au Long-Sault, tout n'était pas mort, tout n'était pas disparu des nobles souvenirs de 1660. Les ruines du fort restaient toujours. Et les canotiers, les missionnaires qui montaient aux pays d'en haut, en s'arrètant pour le portage, au pied des rapides, montaient, j'en suis sûre, vers le lieu du combat. Ce furent les premiers pèlerinages. Et tous ces hommes qui allaient aux grandes entreprises, se rendaient là faire provision de force et de courage. Il y avait vingt-cinq ans que 1660 était passé. Un jour, un jeune homme de Ville-Marie, autre Dollard, et qu'une gloire presque égale attendait, vint à son tour en pèlerinage au Long-Sault : son chef, le chevalier de Troyes l'a écrit dans le journal de l'expédition :

« Nous vîmes au bout du Long-Sault, les vestiges où dix-sept Français soutinrent, pendant les antiennes guerres des Iroquois, l'effort de sept cents de ces barbares dont ils tuèrent et blessèrent un nombre très considérable. Leur résistance aurait eu le succez que méritait leur bravoure sans la trahison d'un huron qui se sauva du fort, et aiant adverti les Iroquois qui méditaient leur retraite, des deffauts de la place, de la necessité ou estoient les Français de les enlever

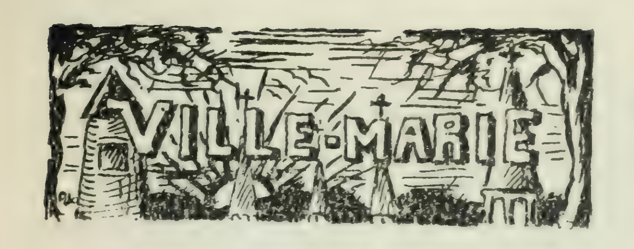
par une attaque generalle, causa ainsi la perte de ces braves gens, qui n'eurent dans leur desastre autre consolation que de vendre bien chèrement leurs vies. »

Ce jeune homme avait vingt-cinq ans : il s'appelait d'Iberville et s'en allait cueillir sa première gloire à la Baie d'Hudson.





La colonie est sauvée



La colonie est sauvée

C'est donc vous, mon petit Marc, qui aviez raison. Dans notre histoire, la page la plus belle, la plus glorieuse est celle du Long-Sault. Dollard et les seize compagnons sont la jeune gloire qu'il faut mettre au-dessus de toutes les autres. Il y a une mesure, une règle, si vous voulez, qui permet de juger avec exactitude la grandeur des héros. On mesure ce qu'ils ont donné d'eux-mêmes, et l'on examine les raisons, les motifs qui les ont fait agir. Or, en 1660, comptez bien ce qui fut sacrifié au Long-Sault. Les jeunes gens de Ville-Marie ont donné ce qu'ils avaient de meilleur, ce après quoi l'homme n'a plus rien à sacrifier : ils ont donné leur vie. « Jusqu'au bout ! » fut le mot d'ordre de leur dévouement ; et leur sacrifice obtint, de cette manière, la première condition de la grandeur. Mais pourquoi ces beaux grands jeunes gens sont-ils allés mourir au Long-Sault ? — Pour l'orgueil de faire parler d'eux ? de ressusciter un jour dans la gloire du bronze et d'entendre les gens de leur race acclamer leurs noms comme une fierté ? — Le croyez-vous ? — Son-

gez alors comme ils sont peu, les gens qui les regardent partir, peu qui connaîtront leur sacrifice sublime. Ville-Marie est alors moins qu'un petit village, et si isolé et si loin des autres postes, qu'à Québec et aux Trois-Rivières, on sait à peine ce qui s'y passe. Ces pauvres enfants s'en vont mourir au milieu de la forêt, à des milliers de lieues de la France. Quand ils partent, ils ne peuvent même savoir si un seul d'entre eux reviendra jamais pour raconter leur mort et leur gloire. — Non ils vont mourir pour autre chose.

— Mais pourquoi donc encore une fois ? — Le but des fondateurs de Ville-Marie, la cérémonie que les dix-sept ont voulu placer au matin de leur départ va nous le dire. Les hommes et les femmes qui, en 1642, débarquaient à la Pointe à Callières, s'en venaient en Amérique, pour fonder une ville en l'honneur de la Sainte-Vierge ; ils voulaient en faire une cité modèle où le Bon Dieu serait servi comme dans la première église des apôtres, un poste avancé d'où les missionnaires s'élanceraient plus avant, au coeur des nations indiennes, pour les gagner à l'Evangile. — Ce fut là, mes enfants, ayons l'orgueil de nous en souvenir, nous autres Français, ce fut là le grand et beau rêve qui plana, il y aura bientôt trois cents ans, au bord du fleuve d'où s'est élancé Montréal. Et c'est parce que le rêve des fondateurs avait cette beauté et cette grandeur, que pendant plus de vingt ans, M. de Maisonneuve et les hommes et les femmes qui étaient venus avec lui, trouvèrent le courage de rester à leur poste, d'y demeu-



Un jour, un autre Dollard vint en pèlerinage au Long-Sault, (p. 85)

rer malgré les Iroquois, malgré la barbarie affreuse qui fit tout pour les en chasser, et qui aurait lassé et mis en fuite toute autre troupe qu'une compagnie de héros et de saints. Ah ! les hommes sont forts, allez, quand ils n'attendent rien de la vie pour eux-mêmes, quand rien ne leur importe pourvu que Notre-Seigneur soit servi.

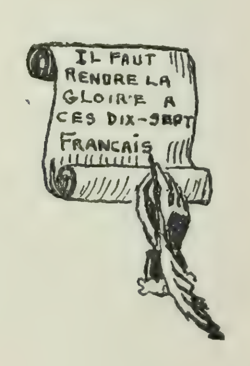
Dollard et ses compagnons étaient de cette école de chevalerie chrétienne. Ils aimaient cette jeune France qui, ici, en pleine forêt d'Amérique, recommençait, à ses plus belles pages, l'histoire de l'ancienne ; ils aimaient encore plus Notre-Dame et Notre-Seigneur. Aussi quand ils apprirent que le rêve des fondateurs de Ville-Marie était menacé, que des barbares allaient venir qui chasseraient et tueraient les hommes de l'Evangile, qui redonneraient ce pays à l'idolâtrie, Dollard n'hésita plus. Sa vie, comme celle de tous les croisés comptait en ce cas, pour rien. Autour de lui, il appela la jeunesse. Elle vint avec l'ardeur, l'élan que vous savez ; et ils partirent pour le sacrifice et pour la mort, s'il le fallait.

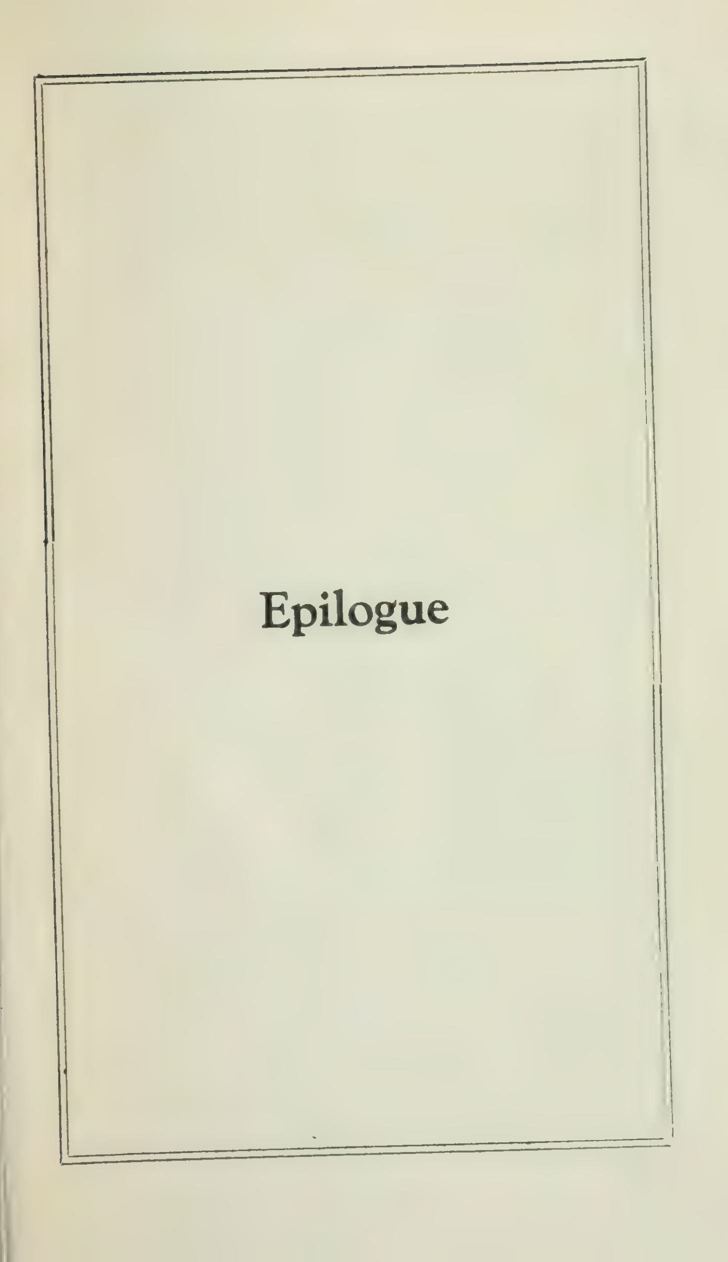
Oui, pour la mort ! On a dit, je le sais, qu'ils n'en savaient rien, qu'ils partaient pour une glorieuse aventure, sans trop savoir ce qui leur en adviendrait. Mes enfants, n'en croyez pas trop ceux qui pèsent les vieux papiers, comme on pèse des épices, qui ne savent pas les lire ou qui les lisent avec de mauvaises lunettes et des yeux embrouillés. Les dix-sept qui partaient de Ville-Marie, le 19 avril 1660, ne savaient pas qu'ils allaient mourir, dites-vous, Messieurs les sa-

vants ?... Oh ! sans doute, ils n'étaient pas des prophètes : ils ne savaient pas d'avance que là-bas, au Long-Sault, ils s'enfermeraient dans un fortin, qu'ils soutiendraient un siège de huit jours contre huit cents Iroquois, qu'ils succomberaient après d'horribles batailles. Mais ils savaient fort bien que dans cette aventure, ils risquaient leur vie, et ils la risquaient après réflexion, de leur pleine volonté, parce qu'ils l'avaient ainsi choisi et parce qu'ils avaient décidé, pour la Nouvelle France, d'aller jusque là. Autrement comment expliquer le testament de quelques-uns ? Et pourquoi cet engagement solennel du départ, ce serment fait à la chapelle de l'Hôtel-Dieu, de se battre sans jamais demander quartier ? Oh ! comme j'aime bien mieux cette simple petite phrase d'une femme de leur temps, qui avait vu partir les chevaliers, qui savait quelle résolution ils emportaient dans leur volonté et qui écrivait : « M. Dollard assemble seize ou dix-sept hommes des plus généreux pour aller attaquer les sauvages et à dessein d'y donner leur vie, si c'était la volonté de Dieu... » Et la femme qui écrivait ces lignes s'appelait Marguerite Bourgeoys.

Mes enfants, il est un pèlerinage que tout petit Canadien-français doit mettre maintenant dans ses projets, au nombre de ses rêves les plus chers : c'est le pèlerinage au Long-Sault. Faites le rêve d'y aller un de ces jours prochains. Le Long-Sault qui s'appelle aujourd'hui Carillon, est un petit village, où, depuis quelques années, le souvenir du héros est honoré. Il y a là une petite

église et près de l'église, un monument qui parle de Dollard et des seize. Une grande croix blanche étend ses bras sur le lieu même du combat. Au pied du village, le rapide, le Long-Sault mugit comme autrefois. On dirait que la voix grave des flots chante l'immortelle histoire. Plus haut s'élèvent les côteaux qui dominaient le fortin. Là, sont de grands arbres, vieux peut-être comme l'épopée de Dollard, et c'est là sous leur ombrage, qu'il y a tout juste quatre ans, des patriotes de chez nous conduisaient le premier pèlerinage aux lieux témoins du fait d'armes et lisaient ensemble la glorieuse histoire.





Epilogue



Epilogue — Au pied du monument

J'achève ma longue histoire. —

Pendant longtemps, vous le savez, nous avons attendu la résurrection de Dollard, son retour parmi nous. Le premier grand historien de la Nouvelle-France, le Père Charlevoix, pourquoi ? nous ne le savons, n'avait pu trouver une ligne pour l'exploit du Long-Sault. Hélas ! mes enfants, un jour vint, d'oubli si profond, qu'on ne savait plus sur quel point de la Patrie étaient tombés les sauveurs ; pendant quelque temps, les savants en histoire en discutèrent entre eux.

Heureusement les anniversaires sont des dates qui aident la mémoire. Or, en 1910, comptez bien : il y avait 250 ans que Dollard était mort pour la Nouvelle-France. Il se trouva qu'un journaliste irlandais nous y fit penser. Une jeunesse nouvelle, vraie légion de l'espérance, qui ne demandait pas mieux que de se souvenir, entreprit de relire l'histoire. Et pendant qu'elle remuait les pages de ces beaux livres, qui sont comme des linceuls sous lesquels dorment les grands morts, elle découvrit le héros ; elle le trouva si beau, si

grand qu'elle voulut le remettre debout, dans un corps glorieux, dans la chair de bronze qui est l'immortalité sur terre. Le projet d'un monument fut tout de suite arrêté, confié à la générosité de notre peuple. Et notre peuple, les enfants surtout, ont fait la réponse que l'on pouvait attendre d'eux.

Le monument, vous l'avez vu : il se dresse, depuis l'été dernier, à Montréal, au parc Lafontaine. Mais pourquoi au parc Lafontaine ? me demandez-vous, m. Marc, et vous aussi mademoiselle Jacqueline et mademoiselle Hélène. N'aurait-on pu lui souhaiter un autre site, par exemple, au centre du vieux Ville-Marie, dans ce coin de la grande ville, aujourd'hui si oublié, si méconnu, et qu'ont pourtant illustré des hommes et des femmes d'épopée ? Là dans le vieux décor, la jeune figure de Dollard aurait ranimé, transfiguré tant de ruines. Mais peut-être aussi, mes enfants, depuis que des barbares de chez nous ont démoli la petite église de Notre-Dame de Pitié, la petite église qui gardait les ossements de Jeanne Le Ber, peut-être Dollard aurait-il trop souffert dans ce paysage où ont passé les briseurs de reliques. Il était bon de transporter cette incarnation d'idéal au coeur du Montréal d'aujourd'hui. C'est là qu'on a besoin de savoir de quelle race nous sommes, nous autres.

Rappelez-vous bien notre pèlerinage de l'automne dernier. C'était par un bel après-midi de septembre. Le soleil, à la hauteur des toits, projetait par-dessus eux, une lumière claire et rouge qui animait, d'une vie intense, le groupe central

En veine de poser à la statue, (p. 100)

du monument et jusqu'aux bas-reliefs : le serment et le départ. Ah ! j'étais contente de vous avoir amenés là, par un si beau soir. Hélène, vous lisiez sur la pierre, les noms immortels : Jacques Brassier ... Jean Valets ... René Doussin ... Vous, Marc, vous en souvenez-vous ? en veine de poser à la statue, la badine au bout du poignet en guise d'épée, vous reproduisiez le geste du héros dont l'ombre vous enveloppait, pendant que Jacqueline, debout derrière vous, du doigt, vous montrait là-haut l'image de la Nouvelle-France à qui le chevalier rend son épée et sa vie. — C'est bien cela, n'est-ce pas ? —

Jeux d'enfants, diront quelques-uns. Marraine les laisse dire et elle va vous paraître bien sérieuse. Mais ce jour-là, elle se plut à voir dans vos gestes de tout petits ... vous le dirai-je ? ... la vertu des héros, leur âme redevenue agissante en vous et imprimant à votre corps l'attitude des chevaliers. Vous souvenez-vous encore, pendant qu'assis à quelque distance, sur le banc vert du talus, nous regardions évoluer les oiseaux de l'étang ? Vous souvenez-vous de tous ces enfants, de ces jeunes gens, jeunes filles, qui vinrent comme nous en pèlerinage au monument ! — Presque tous se découvraient, comme devant une croix, levaient les yeux vers la figure de Dollard, puis malgré eux, parlaient à voix plus basse, et s'en allaient, une grande émotion au coeur.

Moi, mes enfants, ce jour-là, j'ai songé à toute la jeunesse de notre race qui va venir vers Dollard, j'ai songé à toutes les émotions généreu-

ses qui vont s'exalter devant la haute épée du paladin de la Nouvelle-France, j'ai vu les longues files des pèlerins, les processions enthousiastes qui bientôt vont venir vers lui, bannières déployées, le chant national aux lèvres. Et je me suis réjouie de penser que ce coin du grand parc allait devenir un peu comme le Long-Sault, un coin de terre d'où jaillira une contagion d'héroïsme, un point où battra plus fort le coeur de la patrie.

Mais je vous dis là peut-être des choses un peu graves pour votre âge. Pourtant, mon petit Marc, ma petite Hélène et ma petite Jacqueline, d'avoir relu, l'automne dernier cette noble histoire, devant le granit du monument, vous étiez, je m'en souviens, tout transfigurés. Pendant que nous revenions par les allées du parc, vous causiez plus gravement, avec des mots que vous n'aviez pas encore trouvés. Croyez-en votre marraine : ni vos yeux n'ont vu, ni vos coeurs n'ont senti des choses vaines, ce jour-là. — Voyez, messieurs les artistes qui font les belles statues, les sublimes églises : avant de créer de leurs mains, la grande oeuvre d'art, ne faut-il pas que l'image s'en imprime d'abord dans leur esprit ? Ne faut-il pas qu'ils aient devant les yeux le modèle comme vous l'avez dans vos cahiers d'écriture ? — Ainsi pour les enfants qui voudront faire ce beau chef-d'oeuvre qu'est une grande vie chrétienne et française. Il faut que peu à peu se forment dans leur âme, l'idée qui en est le modèle, les sentiments qui lui sont propres, toute chose que les philosophes

appellent l'idéal... Mais quand vous serez plus grands, vous comprendrez mieux ces choses.

Pour ce soir, il est tard ; allez bercer de beaux rêves dans vos lits blancs qui vous attendent.

Cette fois, j'ai bien fini ma longue histoire.



TABLE DES MATIÈRES

